

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Paul Wyczynski
Essayiste, critique et historien des lettres

Lettres québécoises

Number 42, Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39707ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lettres québécoises (1986). Paul Wyczynski : essayiste, critique et historien des lettres. *Lettres québécoises*, (42), 40–47.

PAUL WYCZYNSKI

Essayiste, critique et historien des lettres

interview

Est-ce qu'il y a des dieux qui guident les gens, dans leurs périples, à travers le monde? On le dirait presque quand on étudie un peu la carrière de Paul Wyczynski qui, né en Pologne, est devenu, dès les premières années de son professorat, spécialiste en littérature canadienne-française. De sa Pologne natale où il a fait ses études primaires et collégiales, il est passé, à cause de la guerre, en Allemagne, et, après la guerre, il a obtenu un baccalauréat en 1946 dans un collège à Salzbourg, occupée par le 11^e Corps de l'armée polonaise. Il passe ensuite en France où il étudie, pendant cinq ans, à l'Université de Lille. C'est là qu'il obtient sa licence ès lettres et son diplôme d'études supérieures. Puis, il part pour le Canada. On le retrouve en 1951, à l'Université d'Ottawa où, tout en enseignant, il commence des études de doctorat en littérature canadienne-française, études qui lui feront découvrir un champ de recherche encore presque inexploité et qui feront de lui un des grands spécialistes de la littérature québécoise. Après une thèse monumentale sur Émile Nelligan, il fonde en 1958 le Centre de recherche en littérature canadienne-française qui deviendra en 1967 le Centre de recherche en civilisation canadienne-française. Il dirigera ce Centre pendant quinze ans. C'est pendant cette période qu'il fonde la collection la plus connue du Centre, les «Archives des lettres canadiennes» dont le premier tome porte sur le mouvement littéraire québécois de 1860, le deuxième sur l'École littéraire de Montréal. Un troisième est consacré au roman. Puis, on se tourne vers la poésie, le théâtre pour en arriver au sixième tome, paru en 1985, qui porte sur *L'essai et la prose d'idées au Québec*.

C'est lui qui a entrepris, toujours pendant qu'il était directeur du Centre de recherche, avec Réginald Hamel et John Hare, la préparation du Dic-

tionnaire pratique des auteurs québécois, publié en 1976. Une nouvelle édition de ce dictionnaire, revue et mise à jour, devrait paraître sous peu. À vrai dire l'ouvrage s'annonce comme un dictionnaire nouveau et aura pour titre: *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*.

Il fut l'un des premiers, au Canada français, avec Luc Lacourcière à l'Université Laval et Séraphin Marion à l'Université d'Ottawa, à s'intéresser à la littérature canadienne-française comme on l'appelait alors et à la faire connaître par des cours au niveau universitaire. Ses recherches sur Émile Nelligan le mirent en contact avec un champ littéraire qui intéressait peu les professeurs de lettres à l'époque. Lui, il a eu la foi, dès ses premières études en la matière. Et depuis les années, outre les «Archives des lettres canadiennes» qui forment une somme de recherches et de connaissances remarquable, il ne cesse de s'intéresser à notre littérature. Il prépare avec Pierre Savard une édition critique des oeuvres complètes de François-Xavier Garneau. Il enseigne toujours, il fait toujours de la recherche ce qui l'amènera à faire des conférences sur la littérature québécoise dans plusieurs pays. Polonais canadianisé, il est devenu, au fil des ans une sorte d'ambassadeur itinérant de notre littérature à travers le monde.

Il faudrait des pages et des pages pour faire le tour de toutes les activités de Paul Wyczynski, comme professeur, chercheur, critique littéraire et comparatiste. Il quittera l'enseignement cette année mais il continuera ses travaux en littérature québécoise. Juste au moment où il prend sa retraite, il nous offre une autre édition critique, celle de *La Scouine* d'Albert Laberge.

Une carrière bien remplie, une oeuvre qui continue!



Paul Wyczynski dans son bureau.

L.Q. Après avoir étudié la littérature française pendant cinq ans, à Lille, pourquoi avez-vous décidé de partir pour le Canada? Et pourquoi vous êtes-vous dirigé vers Ottawa?

P.W. La volonté de l'homme compte pour beaucoup, mais c'est le hasard qui arrange souvent les choses. Il est vrai que j'ai étudié à la Faculté des lettres de Lille la littérature française, mais il est vrai

aussi que j'y ai étudié les littératures slaves, surtout la littérature polonaise, mais aussi la littérature hongroise et la linguistique. Après avoir rêvé, au collège, en Pologne, de devenir professeur de latin, j'ai rêvé, à Lille, de faire carrière dans mon pays natal comme professeur de littérature comparée franco-polonaise. J'ai eu pour maîtres des professeurs brillants, sympathiques et d'une compétence sans reproche: Antoine

Adam, Maxime Herman, Waclaw Godlewski, Pierre-Georges Castex, Albert-Marie Schmidt, Pierre Reboul... Mon dessein était de terminer mes études et de retourner en Pologne. Mais c'était alors là-bas la dure époque stalinienne: inutile de répéter ici des choses généralement connues. Et voici qu'un jour je rencontre quelques étudiants canadiens-français, en stage à la Faculté de médecine de l'Université catholique de Lille,

j'établis des contacts, trouve une annonce dans un journal de Montréal. À l'Université de Montréal, on y cherche un professeur, on y offre la possibilité de s'instruire. Je pars donc pour Montréal, y rencontre mon ancien professeur de langue hongroise, un professeur de polonais, M. Domaradeki et Mgr Maurault, recteur de l'Université de Montréal. Me voilà donc dans le Nouveau Monde.

L.Q. Qu'est-ce qui vous a fait passer de Montréal à Ottawa?

P.W. Mgr Maurault savait que la Père Lavigne, doyen de la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa, cherchait quelqu'un pour enseigner les littératures slaves.

L.Q. À l'Université d'Ottawa, comment en êtes-vous venu — puisque, à votre arrivée, vous étiez professeur de littérature française — à vous intéresser à la littérature canadienne-française? M. Séraphin Marion était-il le seul, à ce moment-là, à donner un cours de littérature canadienne-française?

P.W. C'était l'époque où l'Université d'Ottawa, institution confessionnelle, réorganisait ses facultés. Il y existait à l'époque un Institut des Études est et sud européennes. Le père Lavigne m'a demandé de le réorganiser pour qu'il devienne un département d'études slaves au sein de la Faculté des arts. J'ai donc pris part à cette réorganisation et à l'édification du fonds livresque slave de la bibliothèque de l'Université d'Ottawa. C'était l'époque des pionniers. Pour survivre, le doyen Lavigne m'a confié une tâche modeste à la section des cours par correspondance et le Père Bernard Julien, directeur du Département de français qui comptait alors trois professeurs — Julien, De Chantal et Spekkens — m'a invité à enseigner le cours de Français 4 (dernière année du B.A.), à la fin duquel on consacrait environ deux heures à la littérature canadienne-française, en suivant le manuel de Camille Roy. M. Séraphin Marion, employé des Archives nationales du Canada, donnait à cette époque, chaque samedi après-midi, un cours supérieur de littérature canadienne-française. Il avait autour de lui une dizaine d'étudiants. Les sujets de ce cours, professé pendant quelques années, étaient tous dans la ligne de ses recherches qui allaient avoir pour résultats les neuf vo-

lumes de l'actuelle collection «Lettres canadiennes-françaises d'autrefois».

L.Q. Peu après, vous vous inscrivez au doctorat et décidez de faire une thèse sur Émile Nelligan? Qui est-ce qui vous a d'abord fait connaître Émile Nelligan?

P.W. Encore en France, j'ai voulu préparer une thèse de doctorat sur Verlaine et Tetsu, deux poètes symbolistes, français et polonais. Mon mémoire de Diplôme d'études supérieures porta sur la première poésie de Léopold Staff, comparée aux tendances du symbolisme français. La découverte de Nelligan tient du hasard. En quittant la France, je me suis acheté, à Paris, la *Poésie au Canada*, volume publié chez Didier, en 1946, par Jeanne Paul-Crouzet. C'est un choix de poésies commentées. Ainsi, ai-je pu lire *La Romance du Vin* et une réflexion sur le poème qui se terminait ainsi: «Il [Nelligan] a subi l'influence de beaucoup de maîtres, il les suit souvent de très près; mais par une sorte de chimie mystérieuse, il les brosse et les décante dans sa personnalité, qui est une personnalité originale». Ce fut une découverte; ce fut aussi une invitation.

L.Q. Est-ce ce travail de recherche sur Émile Nelligan et l'École littéraire de Montréal qui vous a ouvert les portes d'un corpus, en grande partie, inexploité?

P.W. Déjà au début de 1952, une recherche entreprise sur Nelligan m'est apparue fascinante. En décembre de cette année, M. Luc Lacourcière publia l'édition critique des poésies de Nelligan. Au début de 1953, plus que jamais, j'étais décidé d'écrire une thèse sur Nelligan dans la perspective de la littérature comparée. M. Guy Sylvestre a consenti à me servir de guide. Mais presque aussitôt, je me suis aperçu que j'ouvrais dans un vaste terrain inconnu, celui de l'École littéraire de Montréal. D'où la nécessité d'élargir considérablement les champs de mes investigations. En vertu d'une inexplicable curiosité intellectuelle — la littérature fut pour moi une obsession qui remonte à mon enfance — je suis allé très loin dans le champ inexploré de la littérature canadienne-française. Elle devenait pour moi l'objet d'une investigation objective, non exempt d'enthousiasme, c'est vrai, mais ayant toujours pour but l'étude approfondie d'une oeuvre, d'un auteur ou d'un mouvement littéraire.

L.Q. Quand vous êtes-vous vraiment rendu compte de l'étendue des travaux qu'il y avait à faire pour rendre la littérature canadienne-française accessible à tous?

P.W. Je pense que c'était autour de 1957: j'ai soutenu alors ma thèse de doctorat et ma réflexion, de plus en plus précise sur ce sujet, fut alors communiquée aux autorités de l'Université d'Ottawa, sans qu'elles en aient fait une priorité.

L.Q. Nous sommes dans les années 50. Peu de cours en littérature canadienne-française se donnaient dans les universités québécoises et canadiennes. Et surtout, bien des professeurs et intellectuels disaient encore que la littérature canadienne-française n'existait pas. N'avez-vous pas eu peur de perdre la partie avant de l'avoir engagée?

P.W. Il est tout à fait juste que dans les années 50, la littérature canadienne-française faisait figure de parent pauvre au collège et à l'université. Il y avait des pionniers: Mgr Camille Roy à l'Université Laval, Séraphin Marion à Ottawa, Mgr Maurault à Montréal. Mais il a fallu un folkloriste (Luc Lacourcière), un historien (Guy Frégault), un médiéviste (Benoît Lacroix) pour qu'on attire l'attention sur un sujet inconnu, négligé pour employer un euphémisme. On n'était d'ailleurs pas loin de la querelle entre Louvigny de Montigny et Jules Fournier. Il suffit de relire, par exemple, les premiers articles de Jean Éthier-Blais pour constater l'envergure des préjugés à l'encontre de la littérature québécoise dans les années 50. Les cours du baccalauréat dans ce secteur étaient, autant que je sache, inexistant; les cours supérieurs — sporadiques.

L.Q. La thèse terminée, vous vous lancez dans ce projet de Centre de recherche en littérature canadienne-française, à l'Université d'Ottawa. Vous avez dû avoir quelque difficulté à faire accepter vos idées par les autorités en place? En dehors des Archives de folklore de Laval, il n'y avait au pays, aucun centre pareil. Il a dû y avoir, pour vous seconder, des gens qui avaient de l'influence en haut lieu? Dites-nous un peu comment cela s'est passé?

P.W. Ma thèse terminée, le Père Julien, directeur du Département de français, m'a demandé de donner deux cours

au niveau du baccalauréat: le Français 3c et le Français 4c. Le premier, au niveau de la troisième année, traitait des grandes étapes de la littérature canadienne-française; le deuxième, au niveau de la quatrième année, était consacré à l'étude de quelques auteurs marquants. Au début, le doyen Lavigne, se déclara peu enthousiaste à ce genre d'innovation. Mais son sourire éclaircit son visage presque toujours martial, après avoir appris qu'une vingtaine d'étudiants s'étaient inscrits à chacun de ces cours. En même temps, on m'a confié un cours supérieur sur Nelligan, ensuite d'autres cours sur l'École littéraire de Montréal, le roman, la poésie... On sentait partout l'enthousiasme croissant pour les études canadiennes-françaises: tant de choses à apprendre! tant de choses à découvrir! Les étudiants venaient chez nous de l'extérieur, du Québec surtout. J'étais alors convaincu plus que jamais que l'orientation choisie était bonne. J'ai eu, au début, deux collègues qui appuyèrent sans réserve mes plans: le Père Bernard Julien et le professeur Jean Ménard. Peu de temps après Réjean Robidoux s'est joint à nous. À quatre nous avons signé un mémoire adressé au recteur, le Père Henri Légaré. Le 2 octobre 1958, la fondation du Centre de recherche en littérature canadienne-française fut officiellement approuvée et, je devins en même temps le directeur de cette nouvelle institution. J'étais alors âgé de 37 ans.

L.Q. Tout cela allait coûter de l'argent. Vous n'alliez pas rester seul pour tout faire. Combien d'années avez-vous mis avant de tout mettre en place?

P.W. Le Centre de recherche en littérature canadienne-française fut fondé, mais il n'y avait pas d'argent, pas de local. Et pourtant, c'était le premier centre du genre au pays. Il a fallu tout créer, tout inventer, bâtir à la fois les fondations, les murs et le toit. Il faut reconnaître que la congrégation des Oblats n'était pas riche et les subventions telles qu'on les connaît aujourd'hui, inexistantes. Mais ma volonté était inébranlable et je pense que beaucoup de mes collègues et étudiants furent entraînés rapidement dans ce courant de pensée et d'action. Même le Père Lavigne, toujours sévère, prudent et peu loquace, appuyait le projet. Avec le temps le Centre put disposer de la salle 340. Ainsi, le Centre a déménagé de mon bureau dans une salle de cours spacieuse où prenaient



Le Père Bernard Julien, directeur du Département de français à l'arrivée de P. Wyczynski à l'Université d'Ottawa, à droite, le Père J.-M. Quirion, doyen de la Faculté des Arts de 1965 à 1974 et au centre, le doyen actuel, Marcel Hamelin, trois protecteurs du Centre de recherche en littérature canadienne-française.

place une bibliothèque de canadiens, une section de manuscrits, un fichier et une secrétaire. À l'époque c'était une réussite extraordinaire si l'on pense, par exemple, que la Faculté des arts (le doyen et les départements) n'avait à leur disposition qu'une seule secrétaire: la vaillante et partout présente Mlle Pierrette Laframboise. À part quelques collègues dont l'attitude négative venait d'un manque de vision, j'ai eu beaucoup d'appui. Le Père Julien fut acquis à la cause, et le nouveau doyen, le Père Joseph-Marie Quirion, a su trouver l'argent nécessaire pour le Centre en pleine expansion. Le Centre s'est donné un statut officiel et fut détaché du Département de lettres françaises au point de vue budgétaire; à la section littéraire, se sont jointes les sections d'histoire et de beaux-arts. Dans la section d'archives fut créée une section de documents ayant trait à l'Ontario français: c'était en 1965: la documentation ainsi accumulée devenait une source extraordinaire pour étudier la vitalité du fait français en Ontario. En 1972, le Centre allait être logé dans dix pièces au sixième étage de la Bibliothèque générale. Il devint en même temps le Centre de recherche en civilisation canadienne-française. Cela a pris environ dix ans pour faire du Centre une institution administrativement bien organisée et indépendante. D'autres collègues se sont joints à l'équipe: Jean-Louis Major, Roger Le Moine, John Hare...

L.Q. Un peu plus tard, vous fondez la collection «Archives des lettres canadiennes». Est-ce que vous saviez dès le départ jusqu'où cela vous mènerait? Je veux dire, saviez-vous, à ce moment-là, que du Mouvement littéraire de 1860, vous passeriez à l'École littéraire de Montréal, pour en arriver plus tard aux études qui portent sur le roman, la poésie, le théâtre et l'essai?

P.W. Les objectifs du Centre, dès ses débuts, furent précis: coordonner les recherches sur la littérature, l'histoire et la culture du Canada français et favoriser la publication des ouvrages scientifiquement préparés. Avant nous, on était trop porté vers l'impressionisme, les approximations, les «me semble-t-il». Nous avons opté pour des méthodes rigoureuses. J'ai inauguré au Département de français les cours d'initiation à la recherche, obligatoires pour les étudiants de la maîtrise et du doctorat. Nous avons également commencé à publier, en 1960, la collection «Visages des lettres canadiennes»: le premier volume fut mon *Émile Nelligan: sources et originalité de son oeuvre*, suivi de *F.-X. Garneau aspects littéraires de son oeuvre* et d'*Albert Laberge* de Jacques Brunet.

La collection «Archives des lettres canadiennes» fête cette année son 25^e anniversaire. Il est donc normal que vous veuillez connaître les circonstances de ses origines. Au début de 1960, j'ai rencon-

tré M. Guy Frégault qui était à l'époque directeur du Département d'histoire à l'Université d'Ottawa. Il m'a fait remarquer que l'année 1960 était celle du centenaire du mouvement littéraire québécois (1850-1860), et qu'il convenait de le souligner. Dans l'espace de quelques mois nous avons préparé le premier volume de cette collection avec un bilan littéraire de 1960, sans savoir trop comment cette jeune collection allait continuer. Il n'y avait pas d'argent pour la publication: le premier volume a donc paru comme un numéro spécial de la *Revue de l'Université d'Ottawa*. Quelque temps après, M. Saint-Germain, alors directeur littéraire des Éditions Fides, m'a invité à publier chez lui un deuxième volume des «Archives». Ainsi paraissait, en 1963, un ouvrage consacré à l'École littéraire de Montréal.

L.Q. Dans chacun des cas, il s'agissait d'une recherche de longue haleine. Il fallait trouver des collaborateurs. Est-ce que cela a été difficile, au commencement?

P.W. Les volumes trois, quatre, cinq et six des «Archives» ont nécessité, il va de soi, de longues recherches. Les spécialistes en la matière dans les années '60 n'étaient pas nombreux. Mais nous avons vite créé une atmosphère de travail et de collaboration. Si l'on prend, par exemple, le deuxième volume de nos «Archives» (2^e édition) on constate que sur quinze auteurs, seulement quatre sont professeurs et onze études sont signées par des étudiants de cours supérieurs,

presque tous de l'Université d'Ottawa. Cette situation est éminemment élogieuse. Dans l'espace de quelques années le rayonnement du Centre devint un fait connu. Vous êtes aussi venu nous aider, en fondant la revue *Livres et auteurs canadiens*. Ainsi, avons-nous pu renoncer au bilan littéraire et concentrer nos efforts sur les deux objectifs principaux: l'étude des mouvements littéraires et l'étude des genres littéraires.

L.Q. Et par la suite, pour les autres tomes, est-ce que la partie a été plus facile?

P.W. Chaque volume des «Archives» représente un cas spécial. Les spécialistes du roman ne sont pas ceux de la poésie et l'étude du théâtre aborde une problématique bien particulière. Fournir aux étudiants, professeurs et amis des lettres des instruments de travail de qualité, apporter un éclairage suffisamment net sur une époque ou un genre littéraire, voilà les intentions que nous gardions toujours à l'esprit. Tout n'est pas dit dans les «Archives» sur le roman, sur la poésie, sur le théâtre; mais on y trouvera des jalons indispensables, des bibliographies utiles pour comprendre l'essentiel et pour aller plus loin.

L.Q. Le tome sur l'essai est paru en 1985, après quelques années de retard, si je ne m'abuse. Est-ce que vous croyez, parce que vous avez étudié les domaines principaux de la littérature québécoise, avec ces six volumes, que les «Archives» sont maintenant terminées?

P.W. Je ne crois pas que le tome sur l'essai et la prose d'idées au Québec ait pris tant de retard. Sujet difficile, encore mal cerné, disons qu'il nous a demandé plus de temps que les autres. Pensez-y: le volume regroupe les études de 46 collaborateurs. Lire les textes, les uniformiser, parfois les compléter, les préparer pour l'édition, c'est déjà un travail immense. J'ai passé deux vacances d'été à le faire. Il ne faut pas oublier non plus que pour la préparation de «Archives», nous n'avions pas eu de subventions. C'était tout à l'honneur de nos collaborateurs dont la seule récompense était la certitude d'avoir contribué au progrès des connaissances et d'avoir reçu gratuitement un exemplaire de l'ouvrage à titre de redevances. Le septième volume, consacré au *Nigog*, ira sous presse à l'automne. Rien ne nous dit que les «Archives» soient à bout de souffle. De nombreux sujets restent à étudier: le conte, la nouvelle, la littérature de toute à l'heure; assez de matière pour une autre génération.

L.Q. Parlons du Dictionnaire pratique des auteurs québécois. Qui est-ce qui en a eu l'idée le premier? Vous, M. Hamel ou M. Hare? Avez-vous prévu à l'origine que vous y mettriez autant d'énergie? Il y a là une mine de renseignements considérable.

P.W. L'histoire du *Dictionnaire pratique des auteurs québécois* remonte au printemps de 1970. Le père Paul-A. Martin, directeur de la maison Fides, vint alors me voir pour discuter de la préparation d'une «éventuelle liste de références» sur les auteurs québécois. Je lui ai suggéré un «dictionnaire pratique biobibliographique». Il fut enchanté. La maison Fides m'a donné 1 500\$ pour les travaux d'émergence. Le point de départ fut mon «fichier en couleurs». J'ai compris tout de suite l'ampleur de la tâche. Je me suis donc adressé à mon collègue John Hare pour lui demander de participer à l'entreprise. Au bout d'un an, nous avons invité notre collègue Réginald Hamel pour renforcer l'équipe. Le travail se faisait, à vrai dire, sans argent. Après mille démarches, le Conseil des arts a daigné nous accorder 4 000\$, sans trop croire à l'utilité des dictionnaires et des encyclopédies. Heureusement, que le doyen Quirion a pu payer le salaire de nos assistants de recherche! Pendant trois ans nous avons travaillé toutes les fins de semaine, les samedi et dimanche. Nous



Paul Wyczynski, son successeur au Centre de recherche, Pierre Savard, et la directrice actuelle du Centre, Yolande Grisé.

avons visé mille entrées; nous en avons fait 620. Nous savions fort bien que le *Dictionnaire pratique* n'était ni exhaustif ni parfait. Mais il était nécessaire de combler une lacune. Les nombreuses lettres que nous avons reçues des étudiants et professeurs, des amis des lettres représentaient pour nous un encouragement de grand prix. L'ouvrage fut publié à dix mille exemplaires; il n'en reste aujourd'hui que quelques centaines. C'est là encore une preuve irréfutable que de tels ouvrages de référence sont indispensables dans notre milieu scolaire, dans nos bibliothèques et salles de lecture.

L.Q. **Votre équipe s'est remise à la tâche, il y a quelques années, pour mettre ce dictionnaire à jour. Quand pensez-vous que le livre sera sur le marché?**

P.W. Des encouragements — parfois même de fortes pressions — se firent sentir pour nous persuader de continuer un ouvrage dont tout le monde reconnaissait l'utilité. Le ministère des Affaires culturelles du Québec s'est engagé à financer deux tiers du coût de l'entreprise. Il a fallu chercher le reste ailleurs. Nous avons acquis beaucoup d'expérience, surtout dans la technique du travail efficace et en comptabilité. Ce dernier aspect est, de nos jours, très important. Voici donc nos calculs: la deuxième édition regroupera quelque 1 500 auteurs: auteurs québécois, acadiens, franco-ontariens, ceux de l'Ouest canadien d'expression française et un bon nombre d'auteurs de langue française des États-Unis. Le terrain est vaste, mais l'investigation ainsi conçue permet de mettre bien en évidence l'écriture française à la grandeur du continent. Nous avons réduit au minimum notre budget: 200 000\$, ce qui veut dire 135\$ en moyenne pour préparer l'entrée d'un auteur. La période de nos investigations va jusqu'à la fin de 1985. Notre méthode bibliographique se veut à la fois moderne et rigoureuse. La description bibliographique des oeuvres de chaque auteur se fait à partir du volume en main, d'une façon uniforme et complète. On sait fort bien que les fiches de catalogues donnent souvent des renseignements qui varient d'une bibliothèque à l'autre. Nous voulons fournir aux étudiants, professeurs et chercheurs des renseignements précis sur la vie des auteurs et surtout sur leurs oeuvres. Cela diffère du concept toujours trop facile qui consiste à cuisiner une petite note biographique, en indi-



L'auteur devant les six tomes des Archives.

quant les titres des oeuvres sans se soucier même de leur description bibliographique précise. Dans notre travail long et difficile nous sommes admirablement soutenus par le Centre de recherche en civilisation canadienne-française, le Département des lettres françaises et le doyen de la Faculté des arts, M. Marcel Hamelin. Quant au Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, auquel nous nous sommes adressés, en 1984, pour avoir 62 000\$, il nous a accordé le montant de 11 000\$ accompagné d'une note signée par M. Noël Goëtz qui laisse tout chercheur sérieux songeur. Le nouveau dictionnaire portera le titre de *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*. Commencé en 1978, il sera publié chez Fides en 1987.

L.Q. **Et cette collaboration avec Pierre Savard au sujet de l'édition critique des oeuvres de F.-X. Garneau, comment cela est-il arrivé?**

P.W. L'édition critique des oeuvres de F.-X. Garneau, en collaboration avec M. Savard, est une autre entreprise gigantesque: *Chronologie, Poésies, Voyage...*,

Correspondance et six volumes de l'*Histoire du Canada*. Tous les volumes sont passablement avancés et nous comptons publier les trois premiers en 1987 aux Éditions de l'Université d'Ottawa. J'ai publié, en 1968, l'édition critique du *Voyage en Angleterre et en France dans les années 1831, 1832 et 1833*. Le chanoine Groulx m'a téléphoné, en me suggérant de préparer une édition critique des *Oeuvres complètes* de F.-X. Garneau. Pour ce faire, il fallait l'apport d'un historien. C'est ainsi que Pierre Savard s'est joint à l'entreprise en question.

L.Q. **Est-ce pendant que vous travailliez ensemble que l'idée vous est peut-être venue que M. Savard pourrait prendre votre relève, au Centre, un jour?**

P.W. J'ai toujours estimé M. Pierre Savard: son dynamisme, son travail d'historien, son esprit d'initiative... Son énergie est inépuisable. Il peut être présent à plusieurs endroits à la fois. J'ai été certes favorable à sa candidature, mais la nomination était faite, en dernière instance, par le doyen de la Faculté des arts. Ce fut un bon choix. Aujourd'hui, le

Centre a déjà son troisième directeur: Mme Yolande Grisé ne manque ni de vision, ni de réalisme; elle sait fort bien où elle va.

L.Q. En laissant le Centre bien organisé, après toutes ces années et toutes ces publications, n'avez-vous pas eu l'impression que vous deviez réorganiser votre vie?

P.W. La recherche est une maladie contagieuse dont seuls les forts ne meurent pas. Une fois le microbe dans le sang, vous en êtes marqué pour la vie. C'est certainement mon cas. Après quinze ans au gouvernail du Centre, j'ai été déchargé de l'administration qui prend, vous le savez bien, beaucoup de notre temps. Mais mes recherches ont continué après 1973, et elles continuent toujours.

L.Q. Évidemment, vous avez toujours des projets qui vous relancent en avant. Est-ce que tant de projets de recherche ne vous ont pas empêché de vous donner à l'enseignement comme vous auriez voulu?

P.W. Jusqu'à l'obtention de la bourse Killam, en 1984, j'ai toujours enseigné: j'ai donné pendant une trentaine d'années, à l'Université d'Ottawa, quelque 120 cours aux niveaux du baccalauréat, de la maîtrise et du doctorat. J'ai dirigé quelque 80 thèses dont plusieurs sont aujourd'hui publiées. De plus, j'ai été professeur invité à l'Université Laval, à l'Université de Colombie-Britannique, à l'Université Queen's, à l'Université de Montréal. Pour moi, le contact avec les étudiants, à l'atelier de recherche ou dans une salle de cours, est primordial. Je n'appartiens pas à cette catégorie de chercheurs qui passent leur temps dans leur tour d'ivoire, en contemplant leurs coffres à trésors. Il faut former les jeunes, il faut leur transmettre nos connaissances: ils nous succéderont un jour, ils nous dépasseront peut-être, ce qui est souhaitable pour le bien de l'avancement du savoir. En tant que professeur, j'ai eu le bonheur de maintenir un juste équilibre entre la recherche et l'enseignement. La recherche a alimenté mes cours de façon certaine. Parfois c'était difficile, par exemple quand j'ai été, pendant sept ans, membre de la Commission

Laurendeau-Danton. Mais j'ai toujours fait un grand effort pour être près de mes étudiants. L'an prochain, donc au début de ma soi-disante «retraite», je donnerai encore deux demi-cours supérieurs: La textologie et *La Scouine* d'Albert Langer, et Nelligan, histoire d'un homme et d'une écriture.

L.Q. Vous faites de la recherche en littérature canadienne-française ou québécoise — appelons-là comme vous voudrez — depuis plus de trente ans. Vous avez été témoin de toutes les phases du développement qui s'est fait dans ce domaine, surtout dans les années 60 et 70. En rétrospective, comment voyez-vous tout cela? Est-il plus facile, aujourd'hui, à un jeune professeur, de consacrer toute sa vie à faire des recherches sur une littérature, en somme, mineure, si on compare la littérature québécoise aux grandes littératures du monde?

P.W. Depuis 1960, les concepts de la littérature et l'étude de la littérature ont certes évolué. C'est tout à fait normal. Dans le domaine de la critique on parle parfois de la «vieille critique» et de la «jeune critique», appelée aussi «nouvelle». Cela m'amuse, parce que la «jeune critique» d'aujourd'hui sera certainement vieille en l'an 2000. Le vieil Aristote n'est-il pas toujours jeune? Je crois plutôt en une critique en évolution qui va au fond des choses; je crois en des approches claires et valables des oeuvres littéraires, afin de nommer les choses par leur nom. Rien de plus néfaste pour la formation des étudiants qu'un discours farci de mots qu'on ne comprend pas. Quant à l'objet de l'étude, je ne distingue pas trop entre une littérature «majeure» et une littérature «mineure». La France même nous dit que nous sommes aujourd'hui à l'heure de la francophonie. Les études portant sur les aspects régionaux d'une littérature, d'une culture sont très à la mode en Europe. Je ne vois pas pourquoi l'effort d'un jeune professeur serait moindre parce qu'il étudie Ringuet et non Zola, parce qu'il s'occupe d'Alain Grandbois et non de Paul Éluard. En tout cas, je ne regrette pas d'avoir étudié Nelligan au détriment de Verlaine et pourtant, je lis les deux avec autant de plaisir.



Paul Wyczynski, dans son bureau, en compagnie d'Émile Nelligan.

L.Q. Vous avez obtenu, il y a deux ans, une bourse Killam qui vous a été renouvelée l'an passé. Est-ce que cela vous a permis de mettre d'autres projets d'étude de l'avant? Car j'imagine que l'édition critique de *La Scouïne* d'Albert Laberge, qui doit paraître sous peu, était déjà en route depuis longtemps quand on vous a offert cette bourse?

P.W. La bourse Killam — bourse de prestige et difficile à obtenir — ajoute à mes travaux un autre ouvrage qui se prépare parallèlement aux études en chantier: il s'agit de *Biographie et Album Nelligan*. Je le fais avec enthousiasme, sinon avec joie, car j'y mets l'essence de mes 35 ans de recherches sur Nelligan et son époque. Il s'agit d'une synthèse de connaissances sur l'auteur du *Vaisseau d'Or*, mais il s'agit aussi de renseignements absolument neufs sur Nelligan homme et poète. Mon ouvrage sera publié en 1987. Par la force des choses, je dois mener plusieurs travaux de front. Mon édition critique de *La Scouïne* d'Albert Laberge doit paraître sous peu, aux Presses de l'Université de Montréal, comme premier volume de la collection «Bibliothèque du Nouveau Monde». En même temps, les Éditions Fides impriment déjà notre *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*. Il faudra aussi mentionner le premier volume des *Textes poétiques du Canada français (1608-1808)*, préparé en collaboration avec Soeur Jeanne d'Arc Lortie et Pierre Savard. Et tout cela grâce à la bourse Killam, encouragement de grand prix: je suis infiniment reconnaissant à ceux qui ont ainsi reconnu le mérite de mes recherches.

L.Q. Vous allez prendre votre retraite sous peu? Qu'est-ce que cela veut dire, retraite pour vous? Repos bien mérité ou travail et recherches qui se continuent?

P.W. Pour beaucoup de professeurs, la retraite signifie repos, voyages, agréable farniente. Quant à moi, j'ai mal calculé mon coup. Il me faut encore travailler deux ans pour terminer en beauté les travaux en chantier. Je demeure fidèle à Nelligan et à François-Xavier Garneau.

L.Q. Pendant toutes ces années, n'avez-vous pas un peu, beaucoup regretté de n'avoir pas fait carrière dans votre Pologne natale?



Paul Wyczynski en compagnie de sa femme Régine.

P.W. Cette question me va droit au coeur. Je vous avoue que par moments la nostalgie est grande. En 1980, j'ai passé un mois dans mon pays natal: j'ai revu ma soeur, mes neveux, mes amis, la ferme natale où s'organisa en 1940-1941 *faszcrurka* (Lézard), une organisation de résistance dont je suis un des trois organisateurs. J'ai prié sur la tombe de mes parents, j'ai pleuré sur les tombes des six mille fusillés de la ville où j'ai étudié. Depuis bien des années je collabore aux oeuvres de mes collègues à l'Université de Varsovie, à l'Université de Silésie, à l'Université de Wrocław, à l'Université catholique de Lublin. À ces endroits existent déjà des embryons d'études canadiennes auquel j'ai porté secours dans la mesure de mes moyens. En Pologne vous trouverez un peuple courageux, attaché à sa culture, à sa foi, un peuple qui ne meurt pas: il est destiné à la vie. Comme vous le savez, j'ai publié en polonais une pièce de théâtre et deux recueils de poésie: *W slonecznej ciemni* (*Dans les ténèbres ensoleillées*) et *Mowa Korzeni* (*Le Langage des racines*). Je voudrais terminer un jour *Entre la Vistule et le Saint-Laurent*, une sorte d'histoire des rapports culturels entre la Pologne et le Canada français. Je voudrais aussi écrire mes *Souvenirs* où je dirai les choses qui autrement se communiquent mal. Malgré tous les malheurs dont ma vie fut marquée, je suis un homme chanceux car j'ai eu trois patries: la Pologne, la France et le Canada.

L.Q. Et maintenant, pour terminer, une question qui peut vous surprendre. Pourquoi, selon vous, a-t-on interné Émile Nelligan?

P.W. Pourquoi, a-t-on interné Émile Nelligan? Voilà une question qui nécessiterait une longue réponse avec de nombreuses références à la situation familiale du poète, aux témoignages de ses médecins, à ses premières années à la Retraite de Saint-Benoît. Dans un an, on lira ma biographie de Nelligan: le sujet y occupe plusieurs pages. Il est sûr qu'avec les moyens de la psychiatrie moderne, Nelligan serait traité aujourd'hui autrement qu'en 1899. Le diagnostic de sa maladie serait certainement différent de ce qu'on a alors inscrit sur sa fiche de malade comme description de son état physique et mental. En tout cas, il conviendrait de dire que Nelligan n'était pas fou comme les autres malades qui brisaient les chaises et les fenêtres. Disons, qu'avec son consentement tacite, malheureux dans un milieu social qui ne comprenait rien à sa vocation d'artiste, créateur qui payait chèrement ses nuits d'insomnie, Nelligan souhaitait, me semble-t-il, aller jusqu'à l'abîme de son Rêve. La folie pour lui semblait être le prolongement d'un rêve bien plus qu'un simple désordre nerveux. Cette chute est à l'origine de sa légende. Mais plus que la légende compte pour nous la Parole d'Émile Nelligan. □